

BOUSMAR Éric, « Une expérience d’histoire locale à l’école primaire : les restes humains du soldat Friedrich (Waterloo, 1815). Note critique », dans *Revue d’histoire du Brabant wallon*, 33, 2019, fasc. 4, sous presse. ISSN 2034-9300.

Statut : version preprint.

Mots-clés : Histoire, Archéologie, Human remains, Squelette, Waterloo (bataille de, 1815), Non-academic historical writing, Didactique de l’histoire, Littérature-jeunesse, Brandt (Friedrich, private), King’s German Legion, Ohain (école primaire), Public History..

## **Une expérience d’histoire locale à l’école primaire : les restes humains du soldat Friedrich (Waterloo, 1815) Note critique**

Compte rendu de : ÉCOLE SAINT-JOSEPH D’OHAIN. LES ÉLÈVES DE 6<sup>E</sup> PRIMAIRE, *Friedrich, le soldat de Waterloo*, préface du duc de Wellington, prince de Waterloo, s.l. [Lasne], Editions Le Carré Gomand, 2019, 88 pp. ISBN 978-29601237-6-0. Prix : 14 euros.

Avec des textes de Gareth Glover, Dominique Bosquet et de Yves-Paul Muret.

Des restes humains dans un cadre scolaire... La présente note vise à rendre compte d’une remarquable expérience menée par un instituteur avec sa classe de sixième primaire. Les élèves ont réalisé et publié un livre autour d’une question d’histoire locale. Celle-ci permettait d’aborder la bataille de Waterloo (18 juin 1815), d’ampleur et de signification européenne, au travers d’un point d’accroche simple, plein d’humanité et de quotidien, accessible à des enfants de 11 à 12 ans : quelle est l’identité du soldat dont les restes ont été retrouvés en 2012 et sont actuellement exposés au *Mémorial* de la bataille ? S’agit-il, ou non, de Friedrich Brandt ?

Une véritable énigme pour des élèves de sixième primaire dont l’école se situe sur l’une des communes de l’ancien champ de bataille. Mais aussi une vraie question scientifique, débattue et non tranchée, auxquelles les élèves ont été confrontés chemin faisant. Tout au long de l’année, ils se sont documentés, ont visité les lieux, ont rencontré des personnes-ressources – l’historien gallois autodidacte Gareth Glover et l’archéologue wallon Dominique Bosquet, notamment –, et sur cette base ils ont composé et illustré un récit-jeunesse. Nous aurons donc à nous interroger sur des enjeux scientifiques sous-jacents — tels que la valeur d’une hypothèse ou l’explicitation des choix méthodologiques posés mais aussi le statut des restes humains comme objet d’étude et de collection —, avant de rendre compte de la double expérience de didactique et d’histoire locale menée à Ohain.

\* \* \*

A la base de cette aventure figure une découverte archéologique inattendue. Le site du champ de bataille de Waterloo (18 juin 1815) a fait l’objet d’une ambitieuse et nécessaire campagne de réaménagement en préparation du Bicentenaire de 2015<sup>1</sup>. Dans ce cadre, des fouilles préventives sont menées par le service d’archéologie de la Région wallonne à l’emplacement d’un futur parking de 3 hectares. En juin 2012, un squelette est mis à jour, à 80

---

<sup>1</sup> Éric BOUSMAR, « Waterloo 1815-2015. Mémoires européenne, belge et locales en Brabant wallon », dans *Revue d’histoire du Brabant wallon. Religion, patrimoine, société*, t. 29, 2015, fasc. 2 [juin 2015], p. 94-126 ; Éric BOUSMAR (coord.), *Bicentenaire de Waterloo, quels enjeux depuis 1815?*, dans *Revue nouvelle*, 70<sup>e</sup> a., 2015, n° 4 [juin 2015], p. 19-55 ; Éric BOUSMAR, « Le Bicentenaire de Waterloo : une mémoire réappropriée, transnationale et pacifiée ? », dans *Journal of Belgian History. Revue belge d’histoire contemporaine. Belgisch tijdschrift voor nieuwste geschiedenis*, t. 45, 2015, fasc. 2-3, p. 255-263.

cm sous la surface, 40 cm sous la couche arable. Partiellement perturbé par le décapage de la tranchée (le crâne est réduit en fragments, tandis que manquent des côtes, des os du pied, de la main et du genou gauches) et par d'anciens travaux de labourage (main droite et pied droit), il reste malgré tout en fort bon état, ce qui permet d'observer sa position initiale et les conditions de son inhumation. Le torse est légèrement tourné vers la droite, les jambes vers la gauche, les bras écartés, main gauche sur l'estomac et main droite sur la hanche. Les ossements sont pour l'essentiel en position anatomique, ce qui démontre que le corps s'est décomposé en pleine terre. Le défunt était porteur d'un pantalon et peut-être d'une chemise, mais pas de son habit d'uniforme, dont des boutons métalliques auraient alors subsisté. Il est possible que la veste ait été retirée pour examiner le blessé. Une balle de plomb trouvée à l'emplacement du poumon droit (23 grammes, 1,64 cm de diamètre, soit une balle française) permet de comprendre les circonstances qui lui furent fatales. A l'endroit de l'impact, les côtes sont fragmentées à l'avant mais mieux préservées à l'arrière, ce qui montre qu'il aurait été atteint de face. Pour le reste, l'étude permet d'établir que ce soldat, mesurant environ 1,61 mètre, était probablement légèrement bossu. Quelques objets associés au squelette devaient lui appartenir : deux silex à fusil neufs (de type britannique), un reste de bourse (contenant une somme qui correspond plus ou moins à un mois de solde ainsi qu'une petite boule de cinabre, qui pouvait notamment servir de traitement contre la syphilis), une cuillère, un canif, une boucle de ceinture, un reste de boîte en bois marqué de trois lettres, et une pièce de tissu (probablement un débris d'uniforme, non identifié). La Région wallonne a publié une plaquette de 22 pages, richement illustrées, documentant cette découverte<sup>2</sup>.

Reste à préciser, si la chose est possible, l'identité de ce soldat. Intervient alors un historien militaire britannique, passionné par l'époque napoléonienne. Gareth Glover est un de ces *military historians* dont la Grande-Bretagne semble s'être faite une spécialité : s'intéressant aux batailles et aux combattants, souvent à l'exclusion de tout autre sujet, s'adressant directement au grand public et au marché du livre, sans être attachés à une université, un musée ou un institut de recherche et sans publier prioritairement dans des revues universitaires, ces auteurs se situent aux marges de l'histoire scientifique proprement dite (on parle de *non-academic historical writing*). Dans le cas présent, G. Glover est en outre un autodidacte. Ancien officier de la Royal Navy, passé ensuite dans le secteur privé, il ne fait état d'aucune formation ou diplôme d'historien. Âgé de 57 ans, il n'est pourtant pas un amateur mais un véritable professionnel, qui propose ses services comme conférencier de prestige, comme guide sur site, comme aide aux jeunes auteurs, comme enquêteur pour retrouver un ancêtre dans les armées de l'époque napoléonienne, et surtout comme auteur. Même si son premier livre fut un roman historique (2003), il a en effet publié depuis 2004 un nombre impressionnant d'ouvrages, dont un grand nombre d'éditions de témoignages d'époque (journaux de campagne, correspondances). Dans cette veine, épinglons notamment les sept volumes parus de *The Waterloo Archives* (2010-2019). S'y ajoutent des ouvrages de synthèse ou de découverte comme *Waterloo : myth and reality* (Pen and Sword, 2014) ou *Waterloo in 100 objects* (History

---

<sup>2</sup> Dominique BOSQUET, Geneviève YERNAUX, Alain FOSSION et Yves VANBRABANT, en coll. avec P. LIERNEUX, *Le Soldat de Waterloo. Enquête archéologique au cœur du conflit*, Namur, Service public de Wallonie, 2015 ; également publié en anglais sous le titre : *The Waterloo Soldier. An archeological investigation at the heart of the conflict*, Namur, Service public de Wallonie, 2015. Voir aussi Dominique BOSQUET, Geneviève YERNAUX, Alain FOSSION, *Waterloo : découverte d'un squelette de soldat sur le site de la bataille*, dans *Chronique de l'archéologie wallonne*, 21, 2014, p. 35-41 ; les mêmes, *Découverte du squelette d'une victime de la bataille de Waterloo (Braine-l'Alleud)*, dans *L'archéologie en Wallonie – Les Temps modernes et l'Époque contemporaine. L'archéologie des conflits, des mondes urbain et rural*, dir. Michèle DOSOGNE, Namur, 2014 (Institut du Patrimoine wallon. Les Carnets du Patrimoine, vol. 117), p. 30-31. Par contre, aucun vestige n'a été relevé à l'emplacement du mémorial : Dominique BOSQUET et Marie-Laure VAN HOVE, *Braine-l'Alleud : évaluation préventive à l'emplacement du nouveau mémorial*, dans *Chronique de l'archéologie wallonne*, 21, 2014, p. 44.

Press, 2015)<sup>3</sup>. Gareth Glover est aussi l'auteur de nombreux billets postés sur le site web du *Project Hougoumont*, le projet britannique consacré à la réhabilitation et à la valorisation de la Ferme de Hougoumont, un des haut-lieux de la bataille de 1815<sup>4</sup>.

Un de ces billets est consacré à Friedrich Brandt, qu'il identifie avec le soldat dont le squelette a été retrouvé en fouilles<sup>5</sup>. Gareth Glover avait fait aussi état de cette hypothèse d'identification le 5 avril 2015, dans les colonnes du *Sunday Times* de Londres<sup>6</sup>, et présente également lui-même sa position dans le livre publié par les enfants d'Ohain (Gareth GLOVER, *Le squelette de Waterloo, approche historique*, p. 71-77).

Les arguments avancés par G. Glover sont les suivants. Les conditions d'enfouissement (soldat habillé mais sans veste, non détroussé de sa bourse) font penser à un enterrement rapide par des camarades à proximité du lieu de la blessure fatale. La position de la sépulture renvoie aux troupes tenues en réserve par Wellington, en arrière de la première ligne mais pas nécessairement hors de portée de tir. La possession de monnaies allemandes (deux pièces du Hanovre, une du Brunswick et une autrichienne) et françaises renvoie à un soldat d'un contingent allemand ayant séjourné dans un territoire français ou anciennement français (ce qui était le cas notamment de la Belgique de l'époque). Le fragment de pièce d'uniforme serait une queue de veste, de facture britannique (p. 73). Le défunt était donc probablement un soldat hanovrien, servant sous uniforme britannique au sein de la *King's German Legion*, stationnée depuis l'été 1814 dans ce que les textes de l'époque appelaient déjà la Belgique (p. 74). Si le corps a été enseveli à proximité immédiate de son unité par des camarades qui avaient pu quitter provisoirement le rang, parce qu'ils n'étaient qu'en réserve, alors il doit s'agir de la brigade de la *K.G.L.* commandée par le colonel du Plat. La boîte en bois, peut-être une tabatière, porte les initiales FCB et le millésime 1792. Si cette boîte appartenait bien au défunt, les initiales le désignent alors fort probablement. Deux hommes de la brigade correspondent à ce signalement ; l'un est mort à Bruxelles, l'autre ne peut être que le défunt dont on a retrouvé le squelette : Friedrich Brandt. En outre, un registre de la *KGL* mentionne que F. Brandt avait 23 ans lorsqu'il fut tué, ce qui correspond à la date de 1792 comme année de sa naissance et

---

<sup>3</sup> Sur tout ceci, voir le site web de l'auteur : *The Gareth Glover Collection. Original Source Material from the Napoleonic Wars 1793-1815*, <http://www.garethglovercollection.com/>, consulté le 10 août 2019, où l'on trouve une présentation générale de G. Glover, la liste de ses publications et celle des services offerts par celui-ci ; ainsi que le site de voyages organisés *Campaigns and Culture* dont il est cofondateur, <https://www.campaignsandculture.com>, consulté le 16 août 2019 (où l'on peut lire notamment ceci : « Campaigns & Culture Ltd is the vision of renowned Napoleonic & Waterloo historians and guides Robert Pocock and Gareth Glover » ; voir également l'onglet *Our story* de ce site), et celui de l'agence *Military Speakers*, <http://www.militaryspeakers.co.uk/speakers/gareth-glover/>, consulté le 10 août 2019, qui propose aux entreprises et au secteur public des conférenciers issus du monde militaire ou connaisseurs de l'histoire militaire (« a specialist agency for keynote, motivation and after dinner speakers for corporate, industry and public sector events »).

<sup>4</sup> Voir <https://projecthougoumont.com/author/garethglover/>

<sup>5</sup> Gareth GLOVER, « Friedrich Brandt », billet posté le 9 août 2016 sur le site *Project Hougoumont*, <https://projecthougoumont.com/friedrich-brandt/>, consulté le 11 août 2019.

<sup>6</sup> Nicholas HELLEN, *Waterloo car park yields Sussex hunchback hero*, dans *The Sunday Times*, 5 avril 2015 (<https://www.thetimes.co.uk/article/waterloo-car-park-yields-sussex-hunchback-hero-jvr02bcdmbp>), à compléter par Jack MALVERN, *Waterloo's unknown soldier is named at last*, dans *The Times*, 6 avril 2015 (<https://www.thetimes.co.uk/article/waterloos-unknown-soldier-is-named-at-last-lvmpmx2fsjf>), consultés le 17 août 2019, articles dont la presse belge se fit à son tour l'écho (*La Libre Belgique*, 8 avril 2015, <http://www.lalibre.be/regions/brabant/waterloo-le-squelette-serait-bien-allemand-552536383570fde9b29555d6> ; *Le Soir*, 7 avril 2015, <https://www.lesoir.be/art/843604/article/actualite/belgique/2015-04-07/bataille-waterloo-squelette-retrouve-en-2012-serait-celui-d-un-allemand-23-ans> ; *La Dernière Heure*, 8 avril 2015, <https://www.dhnet.be/regions/brabant/le-squelette-de-la-bataille-de-waterloo-serait-bien-allemand-55241c7035704bb01b9eac32> ; *Het Nieuwsblad*, 7 avril 2015, [https://www.nieuwsblad.be/cnt/dmf20150407\\_01617887](https://www.nieuwsblad.be/cnt/dmf20150407_01617887)). Et en France : *Le Figaro*, 9 avril 2015, <http://www.lefigaro.fr/culture/2015/04/09/03004-20150409ARTFIG00156-le-squelette-de-waterloo-devoile-son-nom.php>.

corrobore l'idée que la boîte lui ait appartenu. Un âge qui par ailleurs correspond avec celui des restes humains retrouvés (estimé être celui d'un homme de 20 à 25 ans).

\* \* \*

L'identification du squelette comme étant celui de Friedrich Brandt, proposée par Gareth Glover, reste toutefois incertaine. Il l'admet lui-même avec honnêteté (p. 71).

Un bon archéologue n'interprète qu'avec une prudence de Sioux les données matérielles qu'il a mis à jour. C'est la raison pour laquelle Dominique Bosquet, responsable de la découverte archéologique, n'adhère pas à la conviction de Gareth Glover. Ses publications sur le squelette sont antérieures à l'identification proposées par celui-ci. Mais il présente sa position dans le livre (Dominique BOSQUET, *Le squelette de Waterloo, approche archéologique*, p. 78-82). S'il s'agissait d'une enquête judiciaire, il faudrait selon lui conclure que « la victime n'est pas formellement identifiée » (p. 80). En effet, trop de questions demeurent ouvertes : on ignore si le soldat possédait la boîte aux initiales et depuis combien de temps (l'a-t-il reçu par exemple d'un proche avant son départ, ou tout récemment d'un camarade de régiment ?), et donc si les initiales sont les siennes ou pas, et ce à quoi renvoie la date de 1792 (date de naissance ?), et même la fonction de la boîte (trop fragmentaire dans son état de préservation). Autre incertitude : l'heure de la blessure et du décès n'est pas connue ; or l'emplacement des troupes – et donc de l'unité à laquelle il faut rattacher le défunt – a pu varier au cours de la journée.

Cela dit, présenter la divergence d'opinion entre Glover et Bosquet comme illustrant la différence d'approche entre histoire et archéologie, ce que semble faire à demi-mots l'ouvrage recensé (p. 69), est à mon sens une manière édulcorée de voir les choses. Pour moi qui suis historien, je ne considère pas que la différence d'attitude de Glover et de Bosquet sur la question de l'identification du squelette soit une différence entre archéologie et histoire. Ce n'est pas une différence de disciplines (même s'il faut rappeler que stricto sensu Glover n'est pas un historien au sens académique du terme), c'est une différence de tempérament, entre l'enthousiasme du découvreur et la prudence méthodologique d'un autre chercheur, une tension que l'on retrouve dans les *deux* disciplines. Et en toute honnêteté, qui n'a jamais été tenté de croire en l'hypothèse séduisante qu'il ou elle mettait sur la table ? Mais la recherche est une entreprise collective, et il convient que l'enthousiasme des uns soit contrebalancé par la prudence des autres.

De fait, l'identification proposée par G. Glover, si fascinante soit-elle, repose sur une chaîne d'hypothèses, par définition jamais vérifiées, et offre donc un résultat assis sur un sol particulièrement mouvant, ce dont en bonne méthode la critique historique s'est toujours méfiée. Première hypothèse : le fait que le soldat ait été enterré par ses camarades à proximité directe de la position de leur unité. Si c'est tout à fait possible, rien n'interdit de penser que pour une raison inconnue, ces hommes aient parcouru une certaine distance. Seconde hypothèse, entièrement dépendante de la première (qui n'est pas vérifiée) : le mort a fait partie de la division commandée par le lieutenant-général sir Henry Clinton, placée en réserve. Troisième hypothèse : il a fait partie d'une unité hanovrienne au sein de cette division, et non d'une unité britannique. Cette hypothèse repose sur un seul élément : la présence de monnaies allemandes dans la bourse du défunt. Cet élément reste en réalité tenu : d'abord parce que les monnaies s'échangent, ensuite parce que le défunt possède en même temps des monnaies françaises (et on n'en tire pourtant pas la conclusion qu'il était un soldat français). Quatrième hypothèse : comme les troupes hanovriennes de la division Clinton consistent en quatre bataillons de la *King's German Legion*, le défunt a fait partie d'une de ces quatre unités et les registres de celles-ci vont nous livrer son nom. Cinquième hypothèse : la boîte en bois marquée de trois lettres est une possession personnelle du défunt (et non un objet reçu, trouvé ou volé – *horresco referrens* – par celui-ci) et les lettres constituent une marque de possession renvoyant

à ce dernier. Résultat : deux soldats des quatre bataillons sélectionnés portent les initiales FB ; l'un d'eux est mort à Bruxelles le 3 août 1815 des suites de ses blessures reçues en juin à Waterloo. Reste un homme : le *private* Friedrich Brandt, du 2<sup>e</sup> bataillon de ligne de la *King's German Legion*. Séduisant, mais fragile.

En effet, quid si le soldat a fait partie d'un bataillon britannique, et non hanovrien, de la Division Clinton ? Ici, aucune vérification n'a eu lieu, ne serait-ce que pour exclure la possibilité : n'y avait-il pas d'autres F.B. parmi ces troupes ? Et quid si le défunt a, pour telle ou telle raison qui nous reste inconnue, effectué un plus long déplacement et n'appartient pas à cette Division ? Le nombre de bataillons et d'identifications possibles augmente alors drastiquement.

Par ailleurs, la proposition d'identification semble reposer sur un tour de force particulièrement opaque. En effet, dans son billet sur le web, l'auteur ne précise pas la nature des sources utilisées (registres d'enrôlés, registres de solde, liste de pertes, rapports d'opérations...), leur date (avant ou après la bataille...), leur provenance (quel dépôt d'archives ?, quelles cotes ?), leur degré de conservation (documents complets, lacunaires...), ni la teneur de la ou des mention(s) relative(s) à Friedrich Brandt : a-t-il, par exemple, été porté formellement disparu suite à la bataille du 18 juin ? Dans sa contribution à l'ouvrage que nous recensons, forcément vulgarisée, il ne renvoie à aucune publication de sa part qui donnerait ces renseignements pourtant fondamentaux au regard du raisonnement tenu<sup>7</sup>. L'article du *Sunday Times* fait état d'un rôle d'appel en date du 18 juin 1815 et d'un registre de paie<sup>8</sup>.

Mais en toute hypothèse, cette identification n'a de sens que si la boîte appartenait réellement au soldat, ce qui n'est pas prouvé. Dans son billet, G. Glover écrit de manière un peu cavalière que « the Belgian archaeologists will not agree that the box was 'definitely' belonging to the skeleton; although they offer no explanation why it was placed in the ground with the individual burial if it wasn't his property ». Il semble impliquer par là que la position « des archéologues » est faible, parce qu'elle n'offre explicitement pas d'alternative plus crédible : cet argument purement rhétorique ne me paraît pas recevable. En effet, face à une hypothèse faible, la charge de la preuve appartient à ceux qui défendent l'hypothèse, pas à ceux qui la mettent en doute. Du reste, on l'a dit, de multiples raisons peuvent expliquer la présence de cette boîte dans la poche d'un soldat.

\* \* \*

Comment un instituteur et sa classe en sont-ils venus à se saisir de cette question au point d'en tirer un livre ? L'enseignant explique lui-même la démarche en fin d'ouvrage (p. 83-86 : Yves Paul MURET, *Comment écrire un vrai livre avec des élèves de 6<sup>e</sup> primaire ?*). Cet exercice de retour sur expérience et de transparence n'est pas le moindre intérêt du livre que nous présentons ici. Sur cette question, j'ai également pu m'entretenir en juin 2019 avec l'éditrice du livre Dorothy Schuermans et avec une des élèves de la classe, qui en assuraient la vente et la promotion sur un stand lors des « Napoléoniennes » de Ligny.

Le point de départ n'est pas lié à un choix d'activités d'éveil historique, mais bien au projet et à l'envie de réaliser un livre. En effet, les deux années précédentes, les élèves avaient déjà réalisé un livre avec leur instituteur, sur de tout autres sujets. En 2017, il s'agissait de *Basile, le crocodile de Maransart*, qui mettait en scène de manière fictionnalisée le crocodile découvert en 1915 à l'état fossile dans une carrière de l'entité, cédé ensuite à l'Institut royal des Sciences naturelles (Bruxelles), puis envoyé à Londres pour une étude comparative et

---

<sup>7</sup> Notons que l'ouvrage de l'auteur consacré à la division dont faisait partie Friedrich Brandt ne comporte à l'index aucune entrée sur ce dernier : G. GLOVER, *Waterloo : the defeat of Napoleon's Guard. Henry Clinton, the 2<sup>nd</sup> Division and the end of a 200-year-old controversy*, Londres, Frontline Books, 2015, p. 235.

<sup>8</sup> Voir *supra*, n. 6.

actuellement exposé à Gand. L'année suivante, c'était *Le complot au manoir d'Ohain* : sur fond d'une trame historique réelle, à savoir le complot fomenté par Jean Hinckaert, seigneur d'Ohain, pour s'emparer du duc d'Albe durant la semaine sainte de 1568 et sauver la vie des comtes de Egmont et de Hornes, les élèves avaient imaginé qu'un enfant remontait le temps et, aux côtés d'un enfant du XVI<sup>e</sup> siècle, assistait aux événements et tentait de sauver les deux comtes. C'est donc l'envie d'un projet global qui est au départ de l'entreprise, l'aspect historique n'étant nullement l'impératif premier, même si les années précédentes avaient en quelque sorte pavé la voie. Les nouveaux élèves étaient demandeurs à l'instar de leurs prédécesseurs. Encore fallait-il trouver un bon sujet.

Le choix s'est porté sur le squelette du soldat de Waterloo. Sa découverte n'était pas passée inaperçue en 2012 et, à l'époque, un élève de 3<sup>ème</sup> année avait d'ailleurs apporté en classe un article de journal rapportant la découverte (p. 83).

Commence alors une phase de familiarisation avec le sujet et de documentation. Une excursion à pied depuis l'école à Ohain jusqu'au champ de bataille, via un chemin suivi en 1815 par les renforts prussiens. La visite du Mémorial 1815, où est exposé en vitrine le squelette en question. La visite des trois sites de l'environnement immédiat du Mémorial : le Panorama de la bataille, la Butte du Lion et la Ferme d'Hougoumont. Présentation en classe d'objets apportés par deux élèves : un boulet de canon trouvé par un oncle, un ensemble d'objets dont une bague trouvés sur le champ de bataille. D'autres visites : la Ferme du Caillou, à Vieux-Genappe, le Musée Wellington à Waterloo, le Musée 1815 à Ligny, la Ferme de Mont-Saint-Jean à Waterloo. Constitution d'une table de documentation (livres, cartes, reproductions). Vision d'un film sur la bataille, en l'occurrence le *Waterloo* de Sergueï Bondartchouk. Interventions d'invités en classe : Gareth Glover venant exposer son identification du squelette, Dominique Bosquet racontant la découverte lors des fouilles, Ronan Burgess testant avec les élèves un casque à réalité virtuelle retraçant la grande charge de la cavalerie française, et enfin le reconstituteur Quentin Jaumain, ancien élève de l'école, qui a passé une après-midi en hussard avec la classe.

Un fil rouge, un scénario et un plan de chapitres sont établis pour l'écriture du livre. Commence ensuite une routine répétée semaine après semaine : débat collectif le lundi sur la campagne d'écriture à venir (objet, renseignements nécessaires, vocabulaire à mobiliser), écriture individuelle durant la semaine par chaque élève, remise des textes le vendredi, collation durant le week-end par l'enseignant qui rédige un texte commun et en donne lecture le lundi matin. En parallèle, les élèves se lancent dans l'illustration du livre à venir, et se perfectionnent sur le plan technique (perspective, ombres, estompe), grâce à l'aide du père d'une élève.

De ce travail assidu est issu un récit de fiction en douze chapitres (p. 7-68 du livre recensé). Il s'agit d'un roman-jeunesse, destiné aux pairs des élèves. Trois enfants et leur chien en sont les héros : Mathieu, le chef, sportif et débrouillard, Clémence, « réfléchie et très intelligente », Lucas, gourmand et blagueur, le clown de la bande. Il perd sa boîte à tartines lors d'une visite scolaire à la Butte du Lion. Les trois complices reviennent le soir avec leur chien Racky pour la retrouver. Et c'est ainsi que, non contents de retrouver l'objet perdu sur le chantier du Mémorial, le chien déterre un tibia... Quelques semaines plus tard, lors d'une journée portes ouvertes, les enfants s'arrangent pour qu'un grutier déterre « officiellement » le squelette, en présence d'un archéologue. Dans ses rêves, Lucas est visité par le fantôme du « soldat perdu ». Plus tard, par la télévision, ils apprennent que, grâce aux initiales sur la boîte à tabac, le squelette a été identifié comme étant celui de Friedrich Brandt, un soldat hanovrien tué le 18 juin 1815. Il faut tout expliquer à Lucas : les Hanovriens ne sont pas des Prussiens, et la Légion allemande du Roi appartenait au roi d'Angleterre. Afin d'aller enquêter sur place, Clémence propose de prendre Hanovre comme sujet pour sa prochaine élocution, ce sera le prétexte, et invite ses deux amis en Allemagne chez ses grand-parents durant les vacances.

Une fois sur place, les trois enfants ne résistent pas à la tentation de visiter la foire de Hanovre consacrée aux nouvelles technologies. Le hasard veut qu'ils y rencontrent un jeune inventeur nommé Günther Brandt. Celui-ci leur apprend que son ancêtre a participé à la bataille de Waterloo mais n'en est jamais revenu, et qu'il avait emporté une boîte offerte par sa fiancée. Ils lui racontent tout. Mais voilà que surgissent d'autres Brandt. Le chien Racky identifiera Gunther comme le bon descendant, après l'avoir reniflé et comparé avec le tibia (que Lucas trimbalait dans sa poche...). Ils reviennent en Belgique avec Günther. Celui-ci est ému devant le squelette, au Mémorial. Grâce à une invention de Günther, ils font apparaître Friedrich, qui plusieurs soirs de suite leur raconte sa vie et les conditions d'existence des soldats de l'époque. On y apprend qu'il a épousé une certaine Carolina, ce qui explique les trois initiales FCB (Friedrich-Carolina-Brandt). Ensuite, grâce à une autre machine de Günther, les quatre enfants remontent le temps, assistent en direct à l'ensevelissement de Friedrich et à toute la seconde partie de la bataille (prise de la Haie-Sainte, charge de la cavalerie de Ney, arrivée de Grouchy, non : de Blücher, mots historiques et défaite française). Une fois revenus, ils racontent le tout à Friedrich, qui se réjouit de la victoire. Günther lui apprend en outre que Caroline était enceinte, et qu'il est leur descendant ! De retour en classe, les trois amis, en retard, sont confrontés à l'instituteur qui leur a concocté une interro sur la bataille de Waterloo. Evidemment, ils se révèlent incollables. La classe applaudit et décide de consacrer un livre à la bataille.

Ainsi finit l'histoire, inventée collectivement par les élèves.

Pour assurer la promotion de leur livre, ils réalisent un film en jouant eux-mêmes les scènes du livre devant la Butte du Lion, avec la complicité de Quentin Jaumain, déjà cité, en uniforme (d'infanterie légère française...) dans le rôle du soldat. Un cameraman est mobilisé tout un mercredi après-midi, de même que deux anciens élèves de l'école, assistants caméra et montage.

\* \* \*

La suite de l'aventure consiste pour les élèves à faire réellement publier leur livre. Ils ont la chance qu'un éditeur local s'intéresse à leur projet.

Le Carré Gomand est une jeune maison d'édition créée en 2011 à Lasne et développant une ligne éditoriale centrée sur le patrimoine du Brabant wallon (<https://www.lecarregomand.be>). Parmi les ouvrages du fonds, on notera *L'abbaye d'Aywiers, au-delà des jardins*, rédigé en 2015 par la cofondatrice Dorothy Schuermans et la docteure en histoire Isabelle Lévêque-Lamotte. Signalé à sa sortie par notre revue<sup>9</sup>, il présente une synthèse à jour sur cette abbaye cistercienne dans ses dimensions historiques et actuelles ; il comporte des extraits d'archives, des reproductions de gravures et un superbe relevé photographique sur les vestiges de l'abbaye et ses dépendances, dont les fermes. Dans le catalogue de l'éditeur, on relève aussi un ouvrage sur le patrimoine et les paysages de Lasne, au travers des personnalités qu'ils ont inspiré, en ce compris Victor Hugo, Edgard P. Jacobs et sainte Lutgarde (2012). Et bien sûr les deux ouvrages précédents produits par les élèves de 6<sup>e</sup> primaire d'Ohain (2017, 64 pp., et 2018, 80 pp.).

---

<sup>9</sup> A. GEÛENS, « Compte-rendu du colloque '800 ans de l'abbaye d'Aywiers' », dans *Revue d'histoire du Brabant wallon. Religion, patrimoine, société*, t. 29, 2015, fasc. 4, octobre-décembre, p. 363-374, qui se concentre toutefois sur le colloque de septembre 2015 plutôt que sur le livre. Celui-ci est évoqué brièvement à plusieurs reprises sans que l'auteur, secrétaire général du cercle d'histoire de Lasne, y consacre le compte rendu détaillé que l'ouvrage méritait.

Le financement est assuré par une démarche de *crowd-funding* en ligne, supportée par la réalisation du petit film promotionnel joué par les élèves. La page de la souscription est toujours consultable<sup>10</sup>, de même que le film<sup>11</sup>.

L'initiative a rencontré un bel écho dans la presse, qui annonce un tirage à plus de 1000 exemplaires<sup>12</sup>.

\* \* \*

Alors que la question des restes humains présents dans les collections et les musées suscite dans le débat académique et sociétal un regain d'attention – voire d'indignation, de la part de certains intervenants –, la présente réalisation retient évidemment l'attention sous cet angle également.

Ce qui frappe ici, c'est que la muséalisation de restes humains ne semble pas avoir posé de problème aux enfants de 11-12 ans qui ont travaillé à la réalisation du livre recensé. Et cela frappe d'autant plus que ces restes, pour eux, ne sont pas anonymes : il s'agit bien de la *muséalisation des restes de Friedrich Brandt (°1792-d. 1815)*, puisqu'ils ont adopté, du moins pour leur roman-jeunesse, l'hypothèse de G. Glover. Le récit d'expérience livré par leur instituteur n'évoque à aucun instant un éventuel sentiment de gêne, de malaise ou d'indignation éprouvé par les élèves quant à la mise en vitrine d'un semblable. Qui plus est, le roman écrit par la classe semble considérer cette situation comme tout à fait naturelle.

Le récit des enfants met en scène un squelette bien humain, puisqu'il est doué d'un fantôme qui apparaît en songe et qui se réjouit que l'on parte à la recherche de sa famille actuelle. Les héros rencontrent donc à la fois les restes humains, comme trace archéologique du passé, et le descendant du soldat de Waterloo, comme signe tangible de la continuité des générations à travers le temps. Point de gêne, ici, mais de l'humour : Lucas transporte clandestinement l'os de Friedrich trouvé sur le champ de bataille mais le fantôme du même Friedrich le félicite d'avoir ainsi retrouvé son descendant (p. 32). Pendant qu'en réalité virtuelle trans-temporelle, le soldat Friedrich apparaît aux enfants grâce à la machine de Günther, le chien Racky ne cesse de se poulécher les babines devant « les os du squelette » dans la vitrine (p. 43). Ayant appris grâce aux enfants la victoire des Alliés et la naissance de son fils, à l'origine d'une longue descendance, Friedrich est heureux : « Après toutes ces bonnes nouvelles, je peux enfin retourner en paix dans ma vitrine et désormais, j'observerai avec joie et humour les nombreux touristes qui me photographient sous toutes les coutures » (p. 64).

La présence d'un squelette en vitrine semble bien acceptée par cette classe de 6<sup>e</sup> primaire. Il leur a servi, en réalité comme dans le récit qu'ils ont inventé, à partir à la *rencontre*

---

<sup>10</sup> <https://www.kisskissbankbank.com/fr/projects/friedrich-le-soldat-de-waterloo>, consulté le 16 août 2019.

<sup>11</sup> Vidéo de présentation du projet, pour l'appel au crowdfunding, sur *YouTube*, <https://www.youtube.com/watch?v=zN2nGY5ff4>, mis en ligne le 19 février 2019 par l'Ecole Saint-Joseph d'Ohain (2:46 minutes), consultée le 21 août 2019. Il en existe une version actualisée (insertions d'images du livre publié ; remplacement du surtexte de l'appel à souscription par une incitation à acheter le livre) : <https://www.youtube.com/watch?v=IytpQJk0Eo0>, mise en ligne le 10 juillet 2019 par le Mémorial Waterloo 1815 (2:47 minutes), consultée le 21 août 2019.

<sup>12</sup> J.-P. D.V., *Ohain: des élèves se sont inspirés d'un squelette pour écrire l'histoire du soldat Friedrich*, dans *Le Soir*, 14 juin 2019, <https://plus.lesoir.be/230736/article/2019-06-14/ohain-des-eleves-se-sont-inspires-dun-squelette-pour-ecrire-lhistoire-du-soldat>, Marie-Agnès CANTINAUX, *Qui était Friedrich, le soldat de Waterloo?*, dans *Le JDE* [journal des enfants, Vers l'Avenir], 14 juin 2019, [https://www.lavenir.net/cnt/DMF20190516\\_01335798/qui-etait-friedrich-le-soldat-de-waterloo](https://www.lavenir.net/cnt/DMF20190516_01335798/qui-etait-friedrich-le-soldat-de-waterloo). Lors du lancement du crowdfunding : Q.C., *C'est l'histoire d'un soldat tombé à Waterloo*, dans *L'Avenir*, 26 février 2019, [https://www.lavenir.net/cnt/dmf20190225\\_01302005/c-est-l-histoire-d-un-soldat-tombe-a-waterloo](https://www.lavenir.net/cnt/dmf20190225_01302005/c-est-l-histoire-d-un-soldat-tombe-a-waterloo). Voir aussi le reportage télévisé de TvCom Brabant wallon, [https://www.tvcom.be/video/info/societe/-quot-friedrich-le-soldat-de-waterloo-quot-l-histoire-ecrite-par-des-enfants\\_23545\\_89.html](https://www.tvcom.be/video/info/societe/-quot-friedrich-le-soldat-de-waterloo-quot-l-histoire-ecrite-par-des-enfants_23545_89.html), mis en ligne le 26 février 2019, consulté le 21 août 2019.

du passé, à le comprendre, et à percevoir le lien qui les y relie. Les restes humains en vitrine ont valeur de témoignage.

Et cela n'exclut pas, de la part d'adultes, une émotion face à ce témoignage. Gareth Glover avoue se découvrir devant « le pauvre Friedrich » à chaque visite de l'exposition<sup>13</sup>. En réalité, c'est peut-être la présence de ces restes humains qui fait du Mémorial 1815 un vrai mémorial et non un simple espace muséal. La plaquette publiée par la Région wallonne et citée en début de la présente note, se termine d'ailleurs en évoquant la présence du squelette au Mémorial : la question, y lit-on, a été beaucoup discutée parmi les chercheurs et les muséologues concernés, la conclusion unanime étant que le meilleur hommage à rendre à cet inconnu, était de le considérer, avec tout le respect muséologique qui lui est dû, comme le représentant anonyme et silencieux des milliers d'hommes tués ce jour-là dans les mêmes tragiques circonstances<sup>14</sup>.

De la sorte, ces restes humains ont une valeur humaine et mémorielle ; ils contribuent au message du champ de bataille comme lieu de mémoire. Face aux uniformes haut en couleurs présentés dans le Mémorial 1815 ou portés par les reconstituteurs, ils rappellent aux distraits qu'il y a une autre facette de la guerre qu'on ne peut oublier. Le choc que le visiteur peut éprouver face au squelette du Mémorial 1815, n'est-il pas une invitation au devoir de mémoire ?

Comme l'indique Gareth Glover (p. 72), il est exceptionnel d'avoir pu retrouver le squelette d'un soldat enterré sur le champ de bataille de Waterloo. C'est même un cas unique en fouille archéologique sur le site. Et c'est d'autant plus intéressant qu'il s'agit d'un simple homme du rang, et non d'un officier. Enterré durant la bataille avec ses effets, il a échappé aux pillards, puis au sort ordinaire des cadavres, livrés aux fosses communes ou à l'incinération collective<sup>15</sup>. J'ajouterai qu'en un sens, il bénéficie de plus de respect aujourd'hui que la majorité des morts au soir de la bataille et dans les jours et années qui ont suivi.

En effet, seuls quelques privilégiés ont bénéficié dès les lendemains de la bataille d'un monument commémoratif, à commencer par la stèle élevée par sa famille en la mémoire du lieutenant-colonel écossais sir Alexander Gordon (1817), aide de camp de Wellington, ou le Monument aux Hanovriens (1818), dédié à 42 officiers de la *King's German Legion* par leurs camarades. Rien de tel pour un simple *private* comme Friedrich Brandt ou comme le défunt découvert en fouilles, s'ils ne font pas qu'un. Le Monument aux Prussiens (1819) s'adresse il est vrai à l'ensemble des combattants, au nom du roi et de la patrie, mais ceci ne concerne pas les soldats de l'armée commandée par Wellington<sup>16</sup>. Quant à l'ossuaire présent dans le jardin de la Ferme du Caillou, il n'a été aménagé qu'en 1912 par le propriétaire de l'époque, par ailleurs collectionneur, et était destiné à entreposer dignement les restes humains remontés périodiquement par le charrage des agriculteurs. Une telle attention était bien tardive, et relevait en outre de l'initiative privée<sup>17</sup>. On rappellera enfin que le squelette « du hussard » exposé au musée de la Ferme du Cailloux (« Dernier Quartier-Général de l'Empereur ») est un ensemble composite, qui ne correspond pas à un mort unique.

Par ailleurs, les restes humains de Friedrich Brandt, ou quelque soit son nom, ont aussi une valeur scientifique irremplaçable. Ainsi, ses dents sont marquées par des stries parallèles (première molaire et seconde prémolaire inférieures gauches), causées plus que probablement par l'ouverture répétée des cartouches de poudre que le soldat déchire avec les dents<sup>18</sup>. Quelle

---

<sup>13</sup> Gareth Glover confie dans son billet de blog, déjà cité [voir *supra*, n. 5], avoir un sentiment mélangé quant à la présentation en vitrine (« which I do have mixed doubts about »), ajoutant que lorsqu'il visite le Mémorial, il se découvre devant Friedrich (« I always doff my cap to poor Friedrich »).

<sup>14</sup> D. BOSQUET e.a., *Le soldat*, op. cit. [cf. n. 2], p. 19.

<sup>15</sup> Sur ce point, voir E. BOUSMAR, *Waterloo*, op. cit. [cf. n. 1], p. 98-99, et les références y citées.

<sup>16</sup> Sur les débuts de la mémorialisation du site de la bataille, voir *Ibid.*, p. 104-107.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 110.

<sup>18</sup> D. BOSQUET e.a., *Le soldat*, op. cit. [cf. n. 2], p. 8.

autre trace du passé nous livrerait ce témoignage ? La science est indiscreète, mais elle n'est pas irrespectueuse pour autant.

\* \* \*

Sur le plan de la didactique de l'histoire, l'intérêt de cette expérience mérite d'être souligné. En effet, à l'école primaire, les activités d'éveil historique sont souvent négligées ou réduites à quelques apprentissages de circonstance (l'armistice permettant d'aborder la Première Guerre mondiale par exemple), faute de matériaux disponibles pour les enseignants, faute de formation aussi. Par goût et/ou en fonction des matériaux disponibles, les activités d'éveil scientifique (les animaux, les plantes, la nature, les techniques) sont beaucoup plus présentes que celles consacrées à l'histoire. Les spécialistes s'accordent d'ailleurs sur l'intérêt de mener, à cet âge, l'éveil historique à partir de réalités proches des enfants, ce qui renvoie à l'histoire et à la mémoire familiale – parfois difficile à aborder en fonction des situations individuelles : familles éclatées ou brouillées, parcours migratoires, etc. –, et à l'histoire locale, pour laquelle les matériaux adéquats sont loin d'être toujours disponible pour l'instituteur qui, de manière générale, n'est pas formé pour les collecter lui-même<sup>19</sup>. Ça et là, pourtant, des instituteurs et institutrices montent des projets remarquables. Celui d'Ohain en est un.

On en mesure tout l'enjeu pédagogique : prise de conscience de la dimension historique de l'existence (exprimée sur le plan littéraire par le lien trans-générationnel entre Friedrich et Günther et entre le fantôme et Lucas), éveil à l'esprit critique, familiarisation avec la démarche d'enquête mais aussi travail d'équipe et gestion d'un projet collectif qui comportait rédaction en français, création artistique et littéraire, initiation à l'édition, au financement et au marketing, et initiation au tournage d'un film. Les élèves ont en effet mené le projet, durant toute l'année scolaire, depuis l'idée de départ jusqu'à l'édition et à la promotion du livre ici recensé.

Certes, des circonstances favorables étaient réunies, qui ne rendent pas nécessairement l'expérience transposable ailleurs : une école située dans une commune privilégiée sur le plan culturel et socio-économique, un bon réseau d'anciens et de parents d'anciens (parmi lesquels Anthony Martin, dont le groupe gère l'ancienne Ferme de Mont-Saint-Jean), la présence d'une petite mais dynamique maison d'édition locale intéressée au patrimoine, des événements historiques locaux d'ampleur européenne et fortement liés à l'identité de la commune, les contacts possibles entre les multiples acteurs – belges et britanniques, associatifs, particuliers et publics – attentifs à l'histoire de la bataille et à la mise en valeur du site de celle-ci (et dont les *Remerciements*, p. 87-88, font état).

Il n'empêche. Sans le talent et l'engagement de l'enseignant, sans l'enthousiasme et le travail des élèves, rien n'aurait pu aboutir.

Éric BOUSMAR  
Docteur en histoire  
Professeur ordinaire à l'Université Saint-Louis – Bruxelles  
[eric.bousmar@usaintlouis.be](mailto:eric.bousmar@usaintlouis.be)

---

<sup>19</sup> Ce constat a été posé notamment dans le rapport de 80 pages remis en juin 2016 par les experts formant le sous-groupe de travail Histoire, dont j'ai eu la chance de faire partie, dans le cadre des travaux du « Pacte pour un enseignement d'excellence » initié par la Ministre de l'enseignement de la Fédération Wallonie-Bruxelles (Axe thématique I « Adapter les compétences et savoirs aux besoins de l'école du 21<sup>e</sup> siècle », Groupe de travail I.1 « Cadre d'apprentissage, contenus des savoirs et compétences, et plans d'actions prioritaires », sous-groupe de travail disciplinaire Histoire). Ce rapport présentait aussi diverses pistes pour renforcer, dès l'enseignement maternel et primaire, de manière adaptée et progressive, la formation d'éveil historique.